

# LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

## PREMIÈRE PARTIE

### LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

De la ligne noire une forme humaine se détacha, suivie d'une faible escorte qui marchait en étouffant le bruit de ses pas.

L'homme eut bientôt franchi la distance qui le séparait du capitaine de fédérés.

La petite troupe qui l'accompagnait s'arrêta.

Le nouveau venu portait un costume de marin.

De chaque main il tenait un revolver armé.

—Versailles... dit-il à demi-voix.

—Merlin... répondit Duplat qui reconnut l'espion.

—Oui, c'est moi... la route est-elle libre ?

—Entièrement.

Merlin se retourna et fit un signe accompagné d'un sifflement léger.

Deux compagnies de marins défilèrent alors silencieusement, franchirent la poterne, vinrent se ranger à droite des fortifications, sur la route stratégique et mirent l'arme au pied.

Derrière les marins apparut un général suivi de son état-major, et derrière l'état-major venait une compagnie d'infanterie commandée par un capitaine.

Sur un ordre du général le capitaine prit possession du poste où Duplat et Merlin l'accompagnaient.

A la vue des fédérés ivres-morts, vautrés dans tous les coins, le capitaine eut un mouvement de dégoût.

—Tous ces gredins dans les fossés des fortifications, et vivement, commanda-t-il. Faites-les rouler sur les talus.

On commença le déblaiement du poste et les fédérés inertes furent jetés dans les fossés.

—Les sentinelles ? demanda alors l'officier de la ligne à l'officier de la Commune, qui venait de leur livrer l'entrée de Paris.

—Se trouvent dans le même état que les hommes du poste, mon capitaine... répondit Servais.

—Vous allez nous suivre pour nous désigner l'endroit où elles sont en faction.

—A vos ordres, mon capitaine.

Laissant la garde du poste à son lieutenant, l'officier de la ligne prit dix hommes avec lui, et accompagné de Duplat portant un falot, gravit le talus des fortifications.

Les sentinelles fédérées, cuvant leur vin dans l'herbe, n'avaient rien entendu et ne bougeaient pas.

On les envoya rejoindre leurs camarades au fond des fossés et on les remplaça par des pantalons rouges.

Les postes furent doublés.

Pendant ce temps le général, c'était croyons-nous le général Vinoy, faisait défiler devant lui quatre batteries d'artillerie, deux bataillons de chasseurs de Vincennes, et deux régiments de ligne qui prirent au pas gymnastique la gauche du chemin stratégique afin d'envelopper l'Est de Paris.

Les troupes de la Commune allaient se trouver prises entre deux feux.

Servais Duplat était rentré au poste où l'attendait Merlin.

Celui-ci avait dépouillé sa vareuse de marin sous laquelle se trouvait son costume de bon paysan des environs de Paris.

—Tu as bien travaillé, dit-il au capitaine des fédérés. Voici le reste de ce que je t'avais promis.

Il lui glissa dans la main neuf mille francs en billets de banque et ajouta :

—Maintenant, file ! La porte est ouverte. Gagne la campagne et cavale-toi avant que d'autres troupes n'arrivent...

—Filer ! répéta Duplat complètement abasourdi. Mais il faut absolument que je rentre chez moi. Je ne peux pas quitter ainsi Paris en uniforme d'officier de la Commune.

—Tu as raison, rentre chez toi, change vivement de pelure et fais disparaître ton uniforme et tes armes... Tu peux facilement regagner la rue Saint-Maur où tu perches, mais dépêche-toi, car dans deux heures Belleville sera en notre pouvoir, le onzième arrondissement aussi, fouillé dans tous les coins, et si tu étais ramassé avec tes galons par nos troupes, on te fusillerait séance tenante... et tu ne l'aurais pas volé !

Duplat devint livide.

—Fusillé ! balbutia-t-il.

—Oh ! sans rémission.

—Mais j'ai servi l'armée de Versailles...

—C'est moi, mon vieux frère, qui l'ai servie, l'armée de Versailles. Toi, tu n'es qu'un simple figurant qui doit rester anonyme.

L'ex-fourrier tremblait de la tête aux pieds.

Un instant il eut envie de profiter de la porte ouverte, de fuir Paris, de gagner Saint-Denis ou Bagnolet.

Mais il serait trahi par son costume.

Et l'argent ?

La jolie somme cachée dans les caves de la maison en construction de l'avenue Parmentier.

Est-ce qu'il était possible de l'abandonner ?...

Jamais !!

—C'est un sale tour que tu me joues-là ! dit-il à Merlin.

Celui-ci haussa les épaules.

—Je serais curieux de savoir en quoi ? répliqua-t-il.

—Tu m'envoies à la boucherie !

—C'est le trac qui te fait parler ainsi ! Je vais te prouver combien je suis meilleur que tu ne le crois... C'est moi qui te conduirai dans ton quartier... Arrive...

Ils sortirent du poste.

Les troupes avaient cessé de défiler.

Une nuée d'agents en bourgeois leur succédait.

Des voitures venaient à la suite.

Dans quelques-unes se trouvaient des maires, nommés par le gouvernement de Versailles et prêts à entrer en fonctions, comme cela s'était fait déjà dans les arrondissements tombés au pouvoir des troupes régulières.

D'autres voitures ramenaient des prêtres, ayant hâte de reprendre possession de leurs églises.

Merlin s'approcha d'un groupe d'agents au milieu desquels se trouvait un homme de haute taille, décoré et distribuant des ordres.

L'espion, s'adressant à lui, demanda :

—Avez-vous des instructions à me donner ?

—Oui, sachez ce qui se passe à la mairie du onzième, et revenez me trouver ici le plus tôt possible... je reste en permanence au poste.

—Ce sera fait, reprit Merlin. Maintenant je voudrais conduire jusqu'à sa maison le fédéré qui nous a livré la porte des Prés-Saint-Gervais...

Et du geste il désigna Servais Duplat qui attendait tout tremblant à quelques pas du groupe.

—Eh bien ! emmenez-le.

Merlin fit un signe à son complice et tous deux gravirent la rue du Bois, gagnèrent les hauteurs de Belleville et se dirigèrent vers le onzième arrondissement.

Derrière eux, à peu de distance, venaient les compagnies de marins.

L'objectif qui leur était désigné était le onzième arrondissement, le cimetière du Père-Lachaise, où l'artillerie de la Commune, continuait à tonner, la rue du Chemin-Vert et la rue Saint-Maur.

Neuf heures sonnaient en ce moment.

Toute l'action se trouvait concentrée dans l'espace compris entre la rue Saint-Antoine, le marché des Enfants-Rouges, la porte Saint-Martin et le faubourg du Temple.

Les fédérés se battaient avec la rage du désespoir, mais d'instant en instant leur nombre diminuait.

\* \*

En quittant l'escorte qui accompagnait à l'ambulance de la rue Servan les sept artilleurs de la Commune blessés au Père-Lachaise, Gilbert Rollin s'était dirigé vers Belleville de toute la vitesse de ses jambes.

Faute de servants le tir des canons du cimetière se ralentissait notablement.

Le capitaine d'artillerie communarde commandant cette batterie avait fait demander en toute hâte des hommes à la mairie du onzième où se trouvaient réunis les membres de la Commune et du comité central, ceux du moins qui ne songeaient point à fuir, car bon nombre d'entre eux, abandonnant la lutte pour se soustraire aux re-